

Elisabeth De Franceschi – « Le Bella Vista », A – 2 av. de Normandie – 06000 NICE –
04 93 53 08 32 06 43 28 29 94

***Le moment de conclure, leçon V (17 janvier 1978) : texte établi à partir d'un exposé
présenté à l'École psychanalytique de Sainte-Anne (Paris) le 17 février 2016***

*[N.B. : les croquis reproduits dans le texte ci-dessous sont empruntés à la version
Staferla réalisée par Patrick Valas]*

La leçon V du séminaire *Le moment de conclure* a été prononcée le 17 février 1978. Elle inclut une intervention de Pierre Soury sur le 0 et le 1. Cette présentation était en quelque sorte annoncée par une phrase de la leçon IV (10 janvier 1978) : « *tout part du zéro et chacun sait que le zéro est tout à fait capital* ».

Le mathématicien Pierre Soury est né en 1942, il est donc âgé de trente-cinq ans ; il se suicidera le 2 juillet 1981 (à l'âge de trente-huit ans), désespéré par l'interruption du séminaire de Lacan. Il a "secondé" Lacan de 1973 à 1980 (rappelons que la dissolution de l'EFP est intervenue en janvier 1980).

L'importance de la mathématique – et en particulier de la topologie – est inscrite d'emblée dans cette leçon. Topologie et mathématique, qui renvoient au champ du Réel et au champ de l'écrit, sont aussi pour Lacan une manière de faire entendre que lorsque le langage se révèle pour ce qu'il est (c'est-à-dire un « *mauvais outil* », comme il l'a dit la semaine précédente, à la fin de la leçon IV), il faut recourir à d'autres moyens.

Petit rappel concernant le rapport marqué par Lacan entre « *la mathématique* », l'écrit et le Réel : dans la leçon précédente, « *nous avons la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit tout de même, le Réel ; car, il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ?* » Ces phrases apportaient une avancée importante, dans la mesure où jusqu'alors, dans la théorisation lacanienne, le Réel apparaissait comme « *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* ». Cependant, toujours au cours de la leçon IV, Lacan introduisait un doute sur le caractère approprié, pertinent de l'écrit : « *ce qu'il y a de plus Réel, c'est l'écrit et l'écrit est confusionnel* ». Confusionnel au même titre que le Réel ?

Le statut de l'écrit apparaît donc ambigu : l'écrit est insatisfaisant, peut-être à un autre titre que la parole d'ailleurs.

Au cours de cette leçon, Lacan utilise « l'écrit » en réalisant de très nombreux schémas de tores (enlacés et emboîtés) et de cercles (parfois organisés en nœuds borroméens) : deux figures topologiques différentes donc, qui apparaissent ici tantôt en alternance, tantôt en simultanéité.

D'où la question portant sur le rapport de chacun de ces types de figures, et de leur emploi – particulièrement lorsqu'ils interviennent en simultanéité –, avec la clinique. Mais n'y aurait-il pas également chez Lacan une volonté de rassemblement ou de synthèse ?

Dans ce séminaire, le cercle évoquerait plutôt la fin de la cure analytique, voire la roue du temps : « *la fin de l'analyse, on peut la définir : la fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier* » (10 janvier 1978). Il est vrai qu'on peut tourner en rond aussi bien en décrivant un cercle, que dans un tore ; mais l'on peut également *tourner en spirale*, *tourner en bien* ou *en mal*, ce qui implique une altération, voire une métamorphose, ou même, *tourner tout court*, « absolument », comme peuvent le faire le lait ou le vin...

Nous connaissons le tore enlacé à un autre tore (symbolisant le rapport entre désir et demande), ou encore le tore identifié à l'un des trois registres – l'un des trois « *ronds de ficelle* » – du nœud borroméen. Dans *l'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, apparaissent le **tore « coupé »** (par une fente dont les deux bords peuvent s'accoler, ou par une coupure en double boucle, métaphorisant la coupure signifiante, qui peut transformer le tore en une surface à deux bords bilatère : une telle surface permet d'obtenir, par recollage des deux bords d'une façon différente de leur engendrement, une bande de Möbius) et le **tore « troué »** (sur la surface duquel a été prélevé un petit morceau circulaire). Dans *l'Insu*, Lacan a montré comment le retournement du tore troué, le retournement du tore coupé forment une **trique** (cylindre un peu recourbé). Toujours dans *l'Insu*, nous avons vu que le retournement du tore du Symbolique aboutissait à envelopper les registres de l'Imaginaire et du Réel.

Lorsque deux tores sont concentriques, le retournement du tore externe en fait un couple de tores enlacés, semblables à ceux du séminaire *L'identification*. Si l'on retourne ensuite le deuxième tore (celui qui était intérieur au départ), cette suite de deux opérations successives de retournement donnera un résultat tel que « *l'intérieur sera à l'extérieur* » (ainsi qu'il apparaît à la fin de la leçon I de *l'Insu*).

Dans cette leçon V du *Moment de conclure*, il est question de deux formes ou registres « d'actions » – ou plutôt d'interventions, d'« actes » – topologiques et cliniques : coupure et retournement, qui peuvent d'ailleurs s'ajouter et se combiner.

Regardons le croquis, réalisé par Lacan d'après des indications de Pierre Soury, qui figure au début de la leçon précédente : dans l'édition (2004) de l'ALI, sur ce nœud borroméen combinant Symbolique, Symbole et Sinthome, la légende « *coupure refaite* » est inscrite au croisement du Symbolique et du Sinthome. Mais qu'est-ce donc qu'une « coupure refaite » en clinique ? S'agit-il de la « correction », par le thérapeute lui-même, d'une coupure initialement non faite ou mal faite¹ ?

Il faut relire aussi les leçons II et III de ce présent séminaire, ainsi que le séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, en relevant ce qui se rapporte à la relation entre trique et clinique (ectoderme, mésoderme et endoderme sont inscrits sur une trique représentant « *le corps comme consistant* »²) et ce qui concerne les rapports entre le vocabulaire biologique et la clinique psychanalytique (par exemple les passages du

¹ « *C'est bien pour ça que j'ai tracé une fois pour toutes ces ronds de ficelle que, bien entendu, je rate sans cesse dans leur figuration. (...) Vous le voyez bien, j'ai dû faire ici une coupure et (...) cette coupure, je l'avais pourtant préparée, il n'en reste pas moins qu'il a fallu que je la refasse.* » (*Le moment de conclure*, leçon IV, 10 janvier 1978).

² *L'insu que sait*, leçon II, 14 décembre 1976 (éd. ALI 2014, fig. II-2, p. 24).

séminaire XXIV où le vocabulaire « médical » est utilisé par Lacan, délibérément, de manière métaphorique).

Commentaire linéaire de la leçon (N. B. : au cours de la discussion qui a suivi cet exposé, M. Czermak a fait observer qu'il ne s'agit pas d'une « leçon » à proprement parler)

I L'introduction de Lacan

Lacan introduit cette leçon en relevant la dissymétrie du tore : en effet, le tore est entouré d'un vide central extérieur (en continuité avec l'espace qui lui est extérieur), à quoi s'ajoute un vide intérieur, par où *passer* le doigt, dit Lacan, à qui nous laisserons la responsabilité de cette assertion.

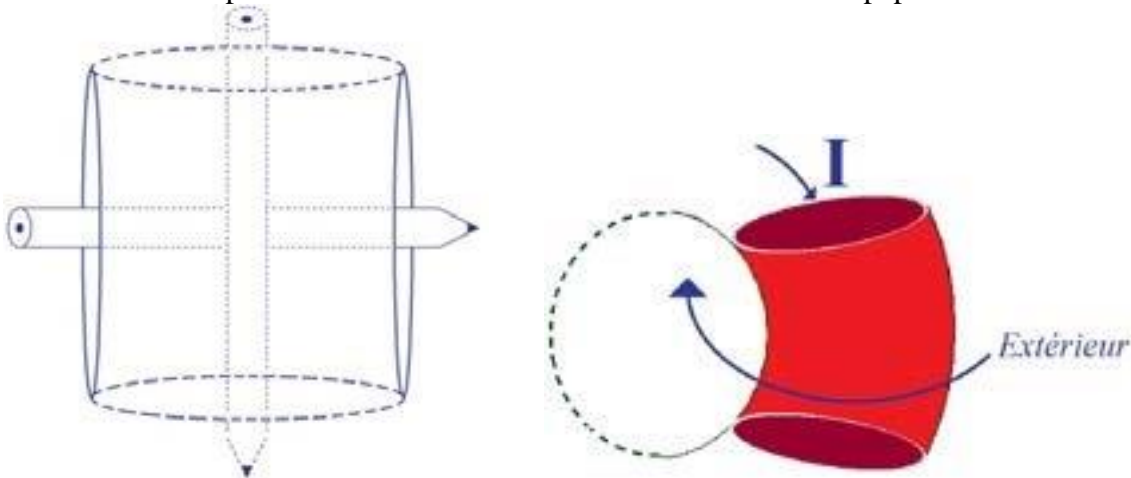
Par la « construction » d'un tore, Soury a « illustré » cette idée énoncée par Lacan ; il a en quelque sorte montré « *le bien-fondé de ce que je ne peux pas dire : j'annonçais* » – voilà sans doute l'écho d'une discussion très récente avec Soury. D'où l'idée de « *trou* » : « *un tore fait trou* » ; de plus il *pass*e pour « *troué* » dit Lacan – attention à l'utilisation du verbe « *pass*e », et au mot « *passage* » !

Dans l'expression « *le tore fait trou* », nous pouvons entendre le verbe « *fait* » au double sens actif et passif :

- actif : le verbe « *faire* » est employé à la troisième personne du singulier, au présent de l'indicatif : le tore « *creuse* » un trou dans l'espace.

- passif : avec le participe passé passif, le tore est « *fait* » (pourrait-on dire aussi qu'il est « *refait* » ?) trou (il est « *fait trou* », comme les chrétiens disent que Jésus est « *Dieu fait homme* », ou que « *le Verbe s'est fait chair* »).

Lacan montre au public la construction d'un tore sur une feuille de papier



Les deux figures ci-dessus (correspondant aux figures V-1 et V-2 dans l'édition 2004 de l'ALI) sont équivalentes du point de vue de leur construction.

Le trou forgé ou creusé par le tore (« *le tore-trou* » en quelque sorte) permet de concevoir une équivalence entre tore et corps : le tore devenant pour Lacan une métaphore du corps

humain, troué (comme une « passoire », voire – pourquoi pas ? – comme un morceau de gruyère, ainsi qu’une patiente me l’a dit un jour, encombrée qu’elle était par le désir de son homme). D’où la question posée par Lacan : « *j’entre où ?* » (qu’on pourrait écrire « gens trou », « gent trou » ou « Jean-trou », ou même « Jeantrou », comme un petit surnom affectueux. Mais Lacan prononce bien « *j’entre où ?* », avec une petite césure entre « *j’entre* » et « *où ?* »). Ce qui entre dans le corps : la nourriture, ou le sexe. Dire « *j’entre* » quand il est question du corps de l’autre, cela évoque notamment un acte sexuel qui serait « parlé » par un homme : une « pénétration », par (dans) un des orifices de ce corps – celui du ou de la « partenaire ».

Le corps humain est donc assimilé à une trique.

La réponse à la question « *j’entre où ?* » concerne tout *tétrume un* (= « être humain », ce qui se dit aussi, au pluriel, « *les trumains* » : “trumain”, comme “trumeau³”). *Les trumains*, voilà selon Lacan une orthographe meilleure que l’expression « l’être humain », étant donné l’usage qu’on en fait (c’est-à-dire qu’on fait de l’expression « l’être humain » : « être » est une copule) : qu’on *amphest* (“en fait”, “amph est”, qui assone avec “en fest”, “en fête”, “en fesse”, mais Lacan prononce « en fait ») : l’usage qu’on fait de l’expression « être humain » est *amphigourique*, à savoir compliqué, confus et prétentieux – un *amphigouri* étant un écrit ou un discours burlesque, rempli de galimatias. Ici, on pourrait entendre aussi quelque chose comme : « dans l’amphi, je m’ai gouri » (où le participe passé « gouri » signifierait « trompé », du verbe « se gourer »), un peu comme dans une comptine : « titi carabi, toto carabo compère guilleri. Ti laiss’ras-ti, ti laiss’ras-ti mourir ? » C’est une interrogation posée par Lacan au sujet de la validité du discours qu’il est lui-même en train de préférer, *hic et nunc*, à la faculté de droit de Paris. Ira-t-il jusqu’à récuser sa propre théorisation ?

Mais quelle réponse apporter à la question « *j’entre où ?* » Lacan propose : *j’entre dans l’amort* – où l’on entend “amortir”, “l’âme hors”, “la mort”, et aussi “l’amor”, où s’insère un vocable latin. Ici, Lacan joue avec l’effet métaphorique du langage – “mort”, ou “amor” (“amour”), comme “trou” – et avec l’idée de pénétration sexuelle dans son rapport à l’amour et à la mort. Ce faisant, il répète autrement ce qu’il a dit dans *l’Insu* : l’amour n’est autre qu’un trou, un vide (et il en va de même pour la mort, comme impensable, irréprésentable) : « *la signification, c’est un mot vide, autrement dit c’est ce qui, à propos de Dante, s’exprime dans ce qualificatif mis sur sa poésie, à savoir qu’elle soit “amoureuse”. L’amour n’est rien qu’une signification, c’est-à-dire qu’il est vide et on voit bien la façon dont Dante l’incarne, cette signification* »⁴. D’ailleurs, n’est-ce pas dans la « petite mort » de l’orgasme que le « trou » de l’amour et celui de la mort se conjoignent le plus quotidiennement ?

Dans les rites d’enterrement, l’homme manifeste ses interrogations sur la mort et tente de conjurer les angoisses qu’elles font naître en lui.

Les corps morts, dépouilles, cadavres, sont nommés par Lacan *laïque hors la vie* (par opposition à la « vie dans l’au-delà » promise par les religions ? mais le tréma qui fixe ce sens, dans l’édition de l’ALI, ne s’entend pas dans la profération de Lacan : on entend « les-

³ Trumeau : partie d’un mur, d’une cloison comprise entre deux baies, deux portes-fenêtres, pilier qui supporte en son milieu le linteau d’un portail ou d’une fenêtre. Par extension, panneau de menuiserie ornant la partie supérieure d’une glace de cheminée. ...

⁴ *L’insu-que sait*, leçon IX, 15 mars 1977, éd. ALI 2014, p. 111.

corps-la-vie », ou « laid corps-la vie », ou peut-être « les corps l’avis »), que les descendants (les « *nés-z-après* ») « *perpétuent* » en en faisant des *momies* : “mots mis” ? “maux mis” ? en grec ancien, “momie” se dit σκελετόν σῶμα (corps-squelette) – une momie doit conserver l’apparence du corps : voir le grec τήρητικόμενον (*têrêtikoménon*), dérivé de τηρητικός (*têrêtikos*), “apte à surveiller, à observer”, et aussi, “qu’il faut observer”. Le terme “momie” s’oppose non seulement à celui de « dépouille » et à celui de « cadavre », mais encore à la périphrase de Tertullien⁵, « ce je ne sais quoi qui n’a de nom en aucune langue », reprise par Bossuet dans son *Sermon sur la mort*⁶ : ici la référence à Tertullien et à Bossuet, très certainement connue de Lacan, s’impose dans la mesure où dans ce passage, Lacan ne prononce ni le terme de « cadavre », ni celui de « corps mort », ni celui de « dépouille ».

En cet instant s’annonce peut-être le sort futur de Lacan, à moins que ce celui-ci ne se sente « momifié » dès son vivant...

Mais Lacan revient à l’idée de la vie. En langue quechua, les « *nés-z-après* », “les descendants”, se dit : « *ceux qui se forment dans le ventre de la mère* », les *Runayay*, à prononcer avec une vélaire⁷ : *chjounaïaïe*.

Le mot “vélaire” assone avec “vêler”, “mettre bas” (pour une vache. Nous savons que ce verbe est aussi employé pour désigner la rupture, la fragmentation par laquelle un glacier donne naissance à un ou plusieurs blocs de glace ou *icebergs*, par dislocation, par désagrégation : association entre destruction ou séparation et fécondité ; la fragmentation est une *décomposition*, autant dire une... *analyse* au sens étymologique du terme).

Ici, l’idée de voile, indissociable de la mort (le linceul recouvrant la dépouille), de la pudeur et du sacré, vient donc se fondre avec celle de « donner la vie » : corps mort et corps vivant de parturiente se côtoient. Cependant cette remarque adjacente de Lacan se comprend mieux, ou autrement, lorsqu’on lit ces quelques lignes de Catherine Millot, dans *La vie avec Lacan* : « *Lacan était attentif aux noms propres (...) ayant rencontré Jacqueline Veiler, une amie de Maurice Luciani, spécialiste du quechua, il lui demanda aussitôt de l’introduire à cette langue et prit quelques leçons avec elle. À son séminaire, il nota l’homophonie entre son nom et le mot « vélaire », désignant une consonne qui se prononce avec le voile du palais. Il faisait ainsi surgir le caractère destinal du nom propre* »⁸. D’où la remarque de Lacan concernant « *une vélaire qui m’apprend à vêler le Quetchua, c’est-à-*

⁵ Tertullien (fin IIe siècle, début IIIe siècle apr. JC), théologien carthaginois, parle du sort de la chair “tombée au nom de cadavre”. Dans son *De resurrectione carnis (De la résurrection de la chair)*, IV, il écrit en effet : *post totum ignobilitatis elogium caducae in originem terrae et cadaveris nomen, et de isto quoque nomine periturae in nullum inde iam nomen, in omnis iam vocabuli mortem* (« après tant d’ignominie, elle retourne à la terre, son premier élément, pour prendre le nom de cadavre ; même ce nom de cadavre ne lui demeurera pas longtemps : elle deviendra un je ne sais quoi qui n’a plus de nom dans aucune langue »).

⁶ Bossuet, « Sermon sur la mort » : « *Il n’y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps : il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n’a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu’à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes* ».

Lat. *nescio quid*, it. *non so che*, esp. *no se que*.

⁷ Vélaire : consonne ou voyelle dorsale dont le lieu d’articulation se situe au niveau de l’arrière du palais, dit palais « mou » ou voile du palais. La langue française comprend les consonnes vélares occlusives [k] et [g], ainsi que [ŋ] dans des mots d’origine étrangère (à la fin de “parking”, par exemple), et les voyelles vélares, dites aussi voyelles postérieures (ò ouvert, u, ô fermé, et les nasales ï, ã, õ, û).

⁸ Catherine Millot, *La vie avec Lacan*, Gallimard 2016, p. 86.

dire à faire comme si c'était ma langue maternelle, à en accoucher. Il faut dire que cette vélaire a eu l'occasion de m'expliquer qu'en Quetchua ça passe beaucoup par le voile – ça s'aspire terriblement » – effectivement, en quechua, les consonnes occlusives sont parfois aspirées, comme l'est le *h* dans un certain nombre de langues. Retenons en tout cas l'équivalence entre l'apprentissage d'une langue et une mise bas, un accouchement.

Mort, amour, vie, pénétration sexuelle, engendrement ont donc partie liée chez les *trumains*. Lacan, qui vient de jouer avec le son du patronyme “Veiler”, enchaîne avec « *Un affreux* »... Freud (un nom qu'il prononce à la française alors qu'il connaît bien l'allemand) ; l'analyse est un « *bafouillage* » ; elle énonce pourtant une vérité majeure – il n'y a pas de rapport sexuel chez les *trumains* –, qui a été dégagée par Lacan à partir de la théorisation freudienne, et qui l'a conduit aux nœuds borroméens. “Affreux Freud” est-il un surnom affectueux et ludique, teinté d'humour, bien dans la suite du jeu sur les sonorités de l'association “Veiler-vélaire” ?

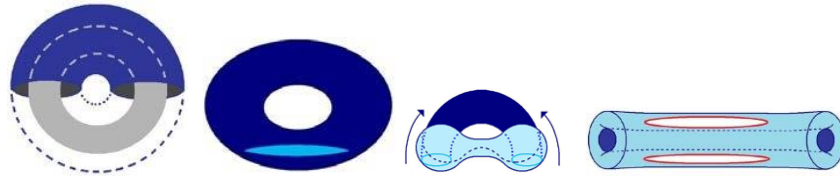
Pour donner consistance à un nœud borroméen, il est nécessaire que soit réalisée une alternance de dessus-dessous (ce que Lacan traduit par : « *il faut que ça soit dissymétrique* ») ; que le nombre de croisements de rond à rond soit deux ou quatre, ne change pas la nature du nœud.

Ce court passage a fonctionné comme transition : de fait, Lacan développe ensuite un passage sur les tores.

Deux tores emboîtés (évoquant aussi bien la relation entre une *gaine*⁹ et son contenu, que les poupées matriochkas, ou que la relation mère/enfant pendant la gestation ; rappelons que dans la terminologie lacanienne, le corps humain est souvent considéré comme un sac¹⁰) sont retournés. Le tore initialement à l'intérieur, retourné, vient à l'extérieur (d'enveloppé qu'il était, il devient enveloppant), tandis que ce qui est au dehors (c'est-à-dire le trou central, qui n'est plus représenté comme un trou mais reste extérieur) va rester au dehors ; par retournement d'un tore, on obtient une forme de trique.

Nous connaissons la trique depuis le séminaire *RSI*, où Lacan parlait même de « *tore-boyau* » pour décrire la consistance du corps¹¹ – à nous l'ivresse ! Dans le séminaire *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan a d'ailleurs présenté à de multiples reprises des formalisations s'appuyant sur le retournement du tore.

En conséquence, deux tores emboîtés, retournés, deviennent deux triques emboîtées :

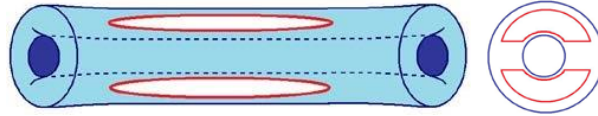


⁹ Gaine > lat. *vagina*.

¹⁰ Intervention de Lacan à Bruxelles, 26 février 1977 : « *Dans cette géométrie que j'élucubre et que j'appelle géométrie de sacs et de cordes, géométrie du tissage (qui n'a rien à faire avec la géométrie grecque qui n'est faite que d'abstractions), ce que j'essaye d'articuler, c'est une géométrie qui résiste, une géométrie qui est à la portée de ce que je pourrais appeler toutes les femmes si les femmes ne se caractérisaient pas justement de n'être pas tout : c'est pour ça que les femmes n'ont pas réussi à faire cette géométrie à laquelle je m'accroche, c'est pourtant elles qui en avaient le matériel, les fils.* »

¹¹ *RSI*, leçon VIII, 18 mars 1975, éd. ALI 1999, p. 129-130.

En ce cas, que deviennent les notions d'intérieur et d'extérieur ? Car il est « *très difficile de parler d'intérieur quand il y a un trou à l'intérieur d'un tore* », observe Lacan.



Notons qu'il en va différemment dans le retournement de la sphère : en effet, ainsi que le fait remarquer Lacan, en ce cas, l'intérieur passe au-dehors, l'extérieur passe au-dedans (la sphère pourrait-elle être considérée comme une image du 1 ? Dans le *Topologicon*¹², elle est l'image du zéro comme élément premier).

Mais dans le cas du tore, le trou intérieur engendre « *une grande perturbation* ». Ce terme, « *perturbation* », pourrait évoquer soit une indication météorologique, soit le registre psychologique ; toutefois il semble qu'en réalité ce vocable corresponde ici à une signification mathématique¹³. De quelle perturbation s'agit-il ? Dans la trique, ce qui est à l'intérieur va devenir le « *trou* » (extérieur). Équivoque : ce trou devient dès lors un extérieur...

Si le corps de l'être humain peut se comparer à une trique, avec les ouvertures constituées par la bouche, l'anus, etc., et « *quelque chose qui meuble l'intérieur* », ne peut-on dire ici que l'emboîtement et le retournement des deux tores fonctionnent comme métaphore, représentation du rapport du *trumain* à son propre corps, à l'intérieur et à l'extérieur de ce corps ? Corps pénétrable, corps pénétrant, corps susceptible d'engendrement aux sens passif et actif (être engendré, engendrer).

Le zéro correspond au « *trou* ». D'où le recours de Lacan à Soury pour présenter une réflexion sur le 0 et le 1 « *comme consistances* » (voir ce qu'il nous dit depuis plusieurs années à propos du nœud borroméen, en parlant des trois registres comme des trois « *consistances* », et en décrivant aussi l'aspect de « *consistance* » que chacun des trois registres peut revêtir) ; le rapport entre consistance et corps (renvoyant à l'Imaginaire) a constamment été souligné par Lacan.

¹² *Les Aventures d'Anselme Lanturlu : le Topologicon* ; cet ouvrage a été conçu par Jean-Pierre Petit pour l'association « *Savoir sans frontière* ». Jean-Pierre Petit, astrophysicien et ancien chercheur au CNRS, est le créateur de la « *bande dessinée scientifique* ».

¹³ Dès le début du XXVIII^e siècle, la théorie des perturbations a été utilisée par les astronomes pour les besoins de la mécanique céleste : en effet, les équations différentielles décrivant un système de n corps en interaction gravitationnelle n'ont pas de solution exacte générale pour $n \geq 3$. On a donc développé une théorie permettant de se fier à des solutions approchées.

La méthode a été utilisée au XX^e siècle pour les besoins de la physique quantique, d'abord en mécanique quantique non relativiste, puis en théorie quantique des champs perturbative.

La théorie des perturbations comporte plusieurs branches : perturbations au premier ordre, théorie de perturbation naïve au premier ordre, perturbation singulière...

II L'exposé de Soury

Cet exposé parfois maladroit apparaît moins intéressant et moins riche en fin de compte que l'introduction de Lacan. Soury semble gêné, intimidé. Mais suivons-le pas à pas.

Le sujet annoncé par Soury est : le 0 et le 1 en arithmétique. Soury justifie ce choix en notant que « *dans les chaînes* », il y a quelque chose d'analogue au 0 et au 1.

En arithmétique, 0 et 1 prennent tout leur intérêt dans le systématisme, c'est-à-dire dans le système des nombres, à l'intérieur duquel « *cas-limites* », « *cas extrêmes* », « *cas dégénérés* » trouvent leur intérêt ; nous devons considérer 0 et 1 comme des cas « *dégénérés*¹⁴ ». Le terme « système » marque à la fois une parenté et un écart entre Soury et Lacan : le mathématicien Soury s'intéresse au « système » (c'est-à-dire à un ensemble d'éléments, formant une entité abstraite, qui interagissent entre eux, et éventuellement avec le milieu extérieur) ; l'intérêt de Lacan se porterait plutôt vers la « structure » (principe d'organisation d'un objet)¹⁵.

Les opérations sur les nombres « *font tenir* » le 0 et le 1 ; c'est ainsi par exemple que dans la somme (addition), le 0 se comporte comme un élément neutre, le 1 fonctionne comme un élément *générateur*¹⁶ (qui engendre).

Selon Soury, cette notion est à rapprocher du « système » des chaînes borroméennes.

Une question étant posée par une personne du public sur le sens du terme « *systématique* », Soury répond : « *je ne crois pas à la possibilité d'exposer ces choses-là* », c'est-à-dire d'en parler : selon lui, il est nécessaire d'écrire, « *ces choses-là* (c'est-à-dire ce qui concerne le systématisme) *tiennent par les écritures* ».

L'incapacité de Soury à répondre n'est pourtant que momentanée – on verra qu'il découvrira une réponse peu après, indiquant que le critère de la différence entre systématisme et non-systématisme est le suivant : le systématisme inclut les cas *dégénérés*. Mais pour

¹⁴ Un objet mathématique est dit *dégénéré* lorsque l'un des paramètres qui le définissent prend une valeur critique, typiquement nulle. C'est ainsi qu'un segment est dit *dégénéré* lorsque ses extrémités sont identiques : il se réduit alors à un point, et n'a plus de médiatrice. Par extension, un triangle est *dégénéré* lorsque l'un de ses côtés l'est, ce qui ne permet plus de définir d'orthocentre ou de cercle circonscrit. Plus généralement, un polygone ou une ligne polygonale est dit *dégénéré* lorsque deux sommets (ou plus) sont confondus. De même, un cercle est dit *dégénéré* lorsque son rayon est nul : un tel cercle, qui se réduit ainsi à son centre, n'a plus de droite tangente à sa circonférence. Un point est donc *un cercle* (ou un *segment*) *dégénéré*, deux droites sécantes forment une *hyperbole dégénérée*.

Un cas *dégénéré* peut aussi être vu comme un cas particulier d'une construction générale, ne satisfaisant pas une certaine propriété *générique*, notamment si ces cas sont rares dans un sens topologique ou en théorie de la mesure.

Dégénéré diffère de *trivial* : en mathématiques, on qualifie de « trivial » un énoncé ou une démonstration dont la vérité est évidente, ou un objet mathématique dont l'existence va de soi et dont l'étude ne présente pas d'intérêt.

¹⁵ Voir l'article « structure » de *l'Encyclopædia Universalis*.

¹⁶ Élément *générateur* : en mathématiques, par opposition à un élément *neutre*, un objet est dit *générateur* lorsqu'il engendre un ensemble, c'est-à-dire lorsqu'il est capable de produire d'autres éléments.

En algèbre, un élément *neutre* (ou élément identité) d'un ensemble pour une loi de composition interne est un élément de cet ensemble qui laisse tous les autres éléments inchangés lorsqu'il est composé avec eux par cette loi. Un ensemble possédant un élément neutre est dit unifié.

Pour l'ensemble \mathbb{N} des entiers naturels, muni de l'addition, l'élément *neutre* est le nombre 0, et le nombre 1 est le seul *générateur* possible puisque tout n est la somme $1 + 1 + \dots + 1$ de n entiers égaux à 1.

l'heure, Soury se raccroche à une référence implicite à Lacan, qui a déjà affirmé formellement : « *je travaille dans l'impossible à dire* » (leçon III, 20 décembre 1977). Il faut montrer, ou écrire, ou représenter (par exemple à l'aide de croquis).

La parole qui voudrait rendre compte des écritures serait « *acrobatique, scabreuse* », assure Soury ; or, Lacan l'a dit et redit, les « écritures » appellent la parole, elles doivent être commentées, expliquées, analysées, etc., par la parole. Pour Soury, ce qui relève de la parole s'oppose à ce qui relève de l'écriture, il y a hétérogénéité – peut-être incompatibilité – des deux registres : position qui me paraît donc un peu différente de celle de Lacan, pour qui l'écriture mathématique appelle toujours le commentaire verbal par la parole. Ici, la fin de non-recevoir opposée par Soury à son interlocutrice serait-elle un « alibi », une rationalisation trouvée par le jeune mathématicien pour ne pas avoir à répondre à une question peut-être inattendue, et donc, dérangeante, car elle interrompt inopportunément le raisonnement qu'il tente de mettre en place ? Répondre l'obligerait peut-être à quitter le vocabulaire mathématique, qui sait ?

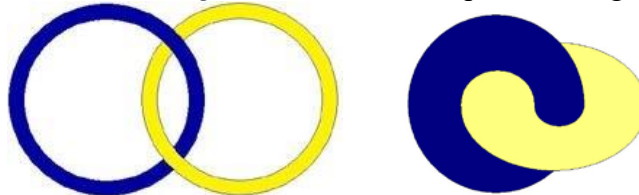
Selon Soury, les nombres restent inconnus : on ne connaît que leur « système », c'est-à-dire les opérations sur les nombres.

Dans les chaînes borroméennes, ces « opérations » fonctionnent aussi : par exemple la somme, l'addition, c'est l'enlacement ; une chaîne + une chaîne = une autre chaîne (de même qu'un nombre + un nombre = un autre nombre).

Dans le cas de l'addition,

- en s'appuyant sur un article de Milnor, *Links groups*¹⁷, Soury considère que la chaîne à 3 est un cas *générateur* (c'est-à-dire exemplaire, « *qui engendre tout le reste* »), elle a donc le même rôle que le 1 dans le système des nombres.

- la chaîne à 2 (enlacement de deux cercles ou de deux tores), elle, joue le même rôle que le 0 ($0 + 0 = 0$) : c'est un cas *dégénéré* (c'est-à-dire qu'elle n'engendre qu'elle-même).



L'enlacement de deux chaînes à 2, « *ça fait toujours la chaîne à 2* » ; autrement dit : $2 + 2 = 2$, de même que $0 + 0 = 0$. La chaîne à 4 est obtenue par l'enlacement de deux chaînes à 3 ; on peut donc écrire : $3 + 3 = 4$.

Au total, la chaîne à trois est une chaîne borroméenne *exemplaire* (= génératrice), tandis que la chaîne à deux est une chaîne borroméenne *dégénérée* (dite aussi « neutre¹⁸ »), pour

¹⁷ Le mathématicien américain John Willard Milnor, né le 20 février 1931, est connu pour son travail en topologie différentielle et en K-théorie.

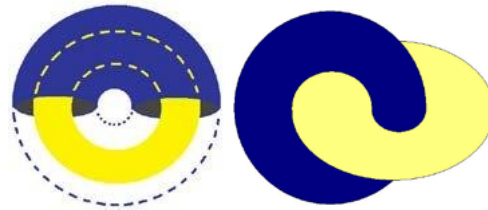
Links Groups : article de Milnor paru en 1954 dans *The Annals of Mathematics, Second Series*, Vol. 59, N° 2, pp. 177-195. Milnor y étudie les notions de lien et d'homotopie (l'homotopie, notion de topologie algébrique, formalise la notion de déformation continue par laquelle il est possible de passer d'un objet à un autre).

Link = maillon, lien ; *hot link* = lien hypertexte ; *missing link* = chaînon manquant.

plusieurs raisons, ce qui « *est trop* » selon Soury – notons au passage qu’ici Soury raisonne en mathématicien, pour qui une raison est nécessaire et suffisante, tandis qu’un analyste prise la surdétermination. Mais quelles sont ces raisons ? D’une part la chaîne à deux est un élément *neutre* pour l’enlacement ; d’autre part la propriété borroméenne (chaque élément est indispensable et fait tenir ensemble tous les autres) « *dégénère à deux* » : en effet, à deux, « *toutes les chaînes sont borroméennes* » ; enfin, dans une chaîne à deux, « *un cercle est le retournement de l’autre cercle* » : ce qui signifie que « *ces deux cercles ont même voisinage¹⁹* », c’est-à-dire que « *si ces deux cercles sont remplacés par leurs deux surfaces -voisinages, c’est la même surface, et ces deux cercles ne sont que le dédoublement l’un de l’autre* » – on peut donc estimer qu’il y a « *pur dédoublement* », « *pure complémentation* », ainsi que cela apparaît sur les chaînes de surface (non sur les chaînes de cercles), ou sur les chaînes de surface associées à une chaîne de cercles.

Par conséquent, conclut Soury, une chaîne de deux tores correspond à un dédoublement du tore.

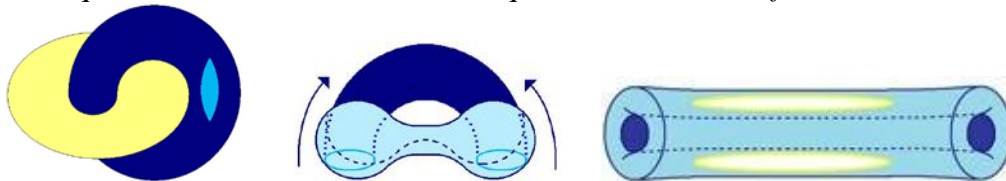
Mais qu’est-ce qu’un dédoublement de tore ? Nous pouvons penser au couple formé par le pneu et « sa » chambre à air (nous retrouvons donc la notion de gaine), qui sont deux versions d’un même tore (formant donc un tore dédoublé, ce qui est la même chose que deux tores enlacés).



Le critère pour dire qu’une chaîne est *dégénérée* est donc le suivant : les éléments de la chaîne ne représentent qu’une division de l’espace (dans une chaîne à deux, les deux cercles « *valent pour la division de l’espace en deux moitiés* »). De fait, « *dans le cas général des chaînes, le “plusieurs-cercles” des chaînes ne représente pas une division de l’espace en plusieurs parties* », dit Soury.

Lacan intervient pour formuler une objection : par retournement d’un des deux « *cercles* » (faut-il comprendre « *tores* » ?) on « *libère* » l’autre, et l’on obtient une trique « *libre* », ce qui diffère de deux tores emboîtés. [??]

Voici ce que montrent à cet endroit les croquis de la version *Staferla* :



¹⁸ Zéro est ce qu’on appelle un élément *neutre* pour l’addition, parce qu’ajouter 0 à tout entier renvoie à cet entier.

¹⁹ Dans un espace topologique, le *voisinage* d’un point est une partie de l’espace qui contient un ouvert qui comprend ce point.

Il faudrait ici s'appuyer sur ce qu'a dit Jean Brini au sujet de la différence entre trouage et coupure.

Soury répond en expliquant que « *désimpliquer l'un de l'autre les deux tores* » peut s'effectuer seulement par coupure : un retournement ne suffit pas. Un retournement par trouage (réalisation d'un petit trou) ne permet pas de « *désimpliquer* » (= « *désenchaîner* » = « *désenlacer* ») les deux tores). « Désimpliquer » : l'emploi de ce verbe par Soury relève-t-il du vocabulaire "psychologique" ? Cet emploi connote aussi la différence entre une simple manipulation (telle qu'un chiropracteur pourrait la réaliser par exemple) et une chirurgie au sens strict : chirurgie de coupure, à laquelle on pourrait opposer une « chirurgie » au sens approché de "tressage" et de couture ou de suture.

Par conséquent, pratiquer « *une coupure* », c'est faire beaucoup plus qu'un retournement, et c'est faire plus qu'un trouage ; et faire un trouage, c'est faire plus qu'un retournement. Soury s'attache à établir un ordre croissant : une progression allant du retournement au trouage, puis à la coupure.

De même, dit-il, « *on peut faire le retournement par coupure, mais ce qui se fait par coupure n'est pas représentatif de ce qui se fait par retournement* » : de fait, la coupure peut « *apparaître comme une façon de faire le retournement* » ; le rapport entre trouage et coupure est dit formellement : dans la coupure, il y a « *un trouage implicite* ».

En effet, « *par coupure on peut désimpliquer, on peut désenchaîner l'intérieur et l'extérieur, alors que par retournement, il est pas question de désimpliquer la complémentarité de l'intérieur et de l'extérieur* ».

On voit ici la différence avec les leçons où la coupure présentée est longitudinale, c'est-à-dire qu'elle tourne autour du tore.

Au cours de sa **reprise**, **Lacan** oppose ce que l'on obtient par trouage et les tores emboîtés.

Lacan dit que dans le cas du retournement de deux tores emboîtés l'un dans l'autre,



on obtient ceci :



ce qui est tout à fait différent de



Lacan constate que Soury ne différencie pas tores emboîtés et tores enlacés. Qu'est-ce que cette confusion alléguée peut signifier des relations entre les deux interlocuteurs telles qu'elles sont perçues par chacun d'eux ?

La fin de la leçon se présente comme un cafouillage ; y a-t-il des enjeux non dits, et peut-être non perçus par Soury ?

Quelques remarques pour conclure. Le « dialogue » entre Lacan et Soury apparaît très difficile, très laborieux au cours de cette conférence. Le cafouillage est manifeste dans toute la fin de la leçon. L'incompréhension du public se signale par le brouhaha que l'on entend dans l'enregistrement. Non seulement Lacan et Soury paraissent isolés de la salle, mais ils poursuivent leurs échanges comme s'ils ne se comprenaient pas toujours quand ils se parlent. L'audition du fichier MP3 de cette leçon, sur le site de Patrick Valas, suggère aussi que le climat est lugubre, l'atmosphère, crépusculaire.

Si l'on se reporte à la transcription écrite, on constate que certaines figures sont malaisées à comprendre, et l'on note certaines divergences entre celles qui figurent dans la version de l'ALI et celles de la version de Valas : ce qui signifie que même aujourd'hui certains points restent obscurs.

Ces figures forment-elles une écriture, une présentation, une représentation ? Lorsque Lacan parlait naguère des croquis des nœuds borroméens, il disait haut et fort qu'il les concevait comme une écriture, un Réel ou une présentation (non une représentation) d'un Réel. Mais dans cette « leçon », les figures ne participent-elles pas de l'étoffe de la métaphore ? Ces questions rappellent très fortement le début de la leçon III (20 décembre 1977) : *« Comment ai-je glissé du nœud borroméen à l'imaginer composé de tores, et de là à la pensée de retourner chacun de ces tores ? c'est ce qui m'a conduit à des choses qui font métaphore, métaphore au naturel, c'est-à-dire que ça colle avec la linguistique, pour autant qu'il y en ait une. Mais la métaphore a à être pensée métaphoriquement. L'étoffe de la métaphore, c'est ce qui dans la pensée fait matière, ou comme dit Descartes : étendue, autrement dit, corps. La béance est ici comblée comme elle l'était depuis toujours. Le corps ici représenté est fantasme du corps. Le fantasme du corps, c'est l'étendue imaginée par Descartes. Il y a distance entre l'étendue de Descartes, et le fantasme. Ici intervient l'analyste qui colore le fantasme de sexualité (...) La géométrie est tissée de fantasmes, et du même coup toute science »* – ce qui s'entend d'ailleurs dans le vocabulaire utilisé par les savants : « soupe cosmique », « trou noir », etc., de même que cela s'entend dans le vocabulaire utilisé par Soury et par Lacan au cours de cette leçon.

Quels fantasmes, quelles angoisses sont à l'œuvre ici ? La fragilité de Soury est palpable. Je relève l'intervention du terme « perturbation » par exemple. On note aussi l'insistance sur le « retournement » ; or une manière de parler de « retournement » intérieur serait de

dire « conversion » (du latin *convertere*, “tourner vers”, “convertir”), une autre, de dire « révolution » ; mais quel rapport établir entre « retournement » et *vertige* par exemple ? comment deux sujets, deux inconscients, deux instances psychiques peuvent-ils se « retourner », ensemble ou successivement ?

Même si la parole reste « *acrobatique, scabreuse* » (dixit Soury), l'idée de séparation (de fragmentation, de *discrimination*, ou encore, d'*analyse*) se traduit dans des termes évoquant la fécondité et ses avatars (en mathématiques, éléments *générateurs*, cas *dégénérés*), avec l'établissement de séries opposées (Soury : *neutre, dégénéré, dégénérescence*, par opposition à *générateur, exemplaire*).

La *séparation*, l'*analyse*, est-ce là le moyen, grâce à une « *supposition* », de « *défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole* »²⁰ ? Il y aurait beaucoup à dire sur le vocabulaire employé par les deux interlocuteurs dans cette séance. D'un côté, Lacan dit : “*libérer*”, “*libre*” – des termes qui pourraient renvoyer à un registre politique. Face à lui, Soury parle de « *dédoublement* » et de « *complémentation* », il dit : “*désimpliquer*”, “*désenchaîner*”, “*désenlacer*”, et souligne la nécessité d'opérer une « *coupure* », il considère qu'un simple « *retournement* » ne suffit pas. S'agit-il pour lui de rompre une dépendance, une fascination, une relation de couple ? Le verbe « séparer » n'est prononcé par aucun des deux interlocuteurs, or la séparation est bien l'enjeu de l'accouchement, du « *vêlage* ». Pour Lacan, la séparation est une libération. Pour Soury, elle est une désimplification. Soury est-il « *impliqué* » à ce point dans la recherche lacanienne, dans sa relation avec Lacan ? « *impliqué* » signifie-t-il « *emboîté* », « *mis en boîte* » ?

Nice, le 9 juin 2016

E. De Franceschi

²⁰ *Le moment de conclure*, leçon I (15 novembre 1977).